

RURaux OUBLIÉS ET TROGLodyTES DE L'HERMITAGE À PONTOISE

Un survol de leurs conditions de vie

Les siècles conservent généralement les traces d'un échange de signes : pour se faire connaître d'autrui et s'en faire reconnaître, un prince bâtit un château, un fidèle affiche un ex-voto dans une église ou bien un notable a pignon sur rue pour ses voisins. Mais que dire de ceux qui, comme au hameau¹ de l'Hermitage, ne laissent pour toutes traces que des objets familiers dans leurs habitations troglodytiques ? Interrogée, la terre battue de leurs demeures restent bien silencieuse. Soldats inconnus du champ social, ils triomphent par leur absence : c'est justement à cette dernière qu'il faut faire appel pour, entre les lignes, interpréter les traces laissées par ceux qui, eux, existaient socialement.

Un regain d'intérêt pour les troglodytes du Saumurois

Des habitations troglodytiques² connaissent dans le Saumurois³ un regain d'intérêt. Utilisées du Moyen Âge au XVII^e siècle, ces habitations offrent des conditions idéales de stockage et de bonification du vin. Elles peuvent également servir de champignonnières ou pour la culture du vers à soie.

1. On notera le choix du terme hameau de préférence à quartier, plus récent. Le nom lui-même du quartier de l'Hermitage (également orthographié Ermitage sur les cartes) provient de Jean Dupin (mort en 1504) qui y établit un hermitage. À sa suite, trois ermites venus de Laon obtinrent l'autorisation de Charles de Bourbon de se retirer du monde, autorisation également accordée par Henri III qui leur concéda 3 arpents de vignes et d'arbres. (J. Aubert, *Histoire illustrée de Pontoise*, p. 102).

2. Un symposium sur le troglodytisme s'est tenu à Saumur en octobre 1993 sous le patronage de l'UNESCO.

3. M. Akar, « Week end "troglodyte" en Anjou », *Le Monde*, 20 juin 2002, p. 31.

Les habitations troglodytiques de l'Hermitage n'échappent pas à la règle. De nos jours, les vestiges d'un pressoir⁴ témoignent d'une ancienne activité viti-vinicole dans ce hameau de Pontoise. Les impressionnistes comme Camille Pissarro ont par ailleurs largement représenté ces vignobles⁵. Mais, comme on le sait, le vignoble d'Ile-de-France, avec ses 42.000 hectares, le plus grand vignoble de France au XVIII^e siècle, s'est éteint au début du XX^e siècle, sous les coups du phylloxéra, de l'urbanisation galopante et du chemin de fer qui apportait d'autres régions les vins bien meilleur marché⁶.

Les caves et les carrières à l'Hermitage

Ainsi, au moins une des caves attenantes à la Maison du four à pain (à droite sur la photo) a servi à l'entreposage du vin⁷ : les restes d'une installation de récupération d'eau de pluie pour le lavage des bouteilles est encore visible de nos jours. À partir du toit, l'eau passait par un conduit dans la cave pour être stockée dans un réservoir de zinc. Mais après la première guerre mondiale, la récolte de raisin ne suffisait qu'à produire quelques bouteilles de vin de table.

L'usage de la « Carrière » (à gauche sur la photo) comme champignonnière est plus hypothétique. Le quartier donnait le nom de « champignonnière » à une carrière voisine (appartenant au 24 de la même rue). C'est dire que ce genre d'activité n'est pas inconnue du voisinage. Mais seule une lampe au carbure, mode d'éclairage commun dans les champignonnières, viendrait attester de la culture de champignons. Or ce mode d'éclairage n'est pas caractéristique des champi-

4. L'entrée de l'actuel garage dans lequel se trouvait le pressoir fait face au 24 rue Adrien Lemoine.

5. C. PISSARRO, *Vue de l'Hermitage, Côte du Jallais, Pontoise 1867-1868*, huile sur toile, 70 x 100 cm (coll. part.). Je remercie G. Pannet pour sa clarification sur ce point.

6. Seuls sont restés, à titre « folklorique », les quelques vignobles qui, comme les vignes de Montmartre, ont de faibles surfaces (1.556 m², 1.762 pieds plantés à Montmartre) et une production anecdotique (850 litres produits sur la Butte). On compte aujourd'hui 130 vignes pour une production de 31.000 bouteilles par an avec trois cépages dominants, le Chardonnay (28%), le Pinot noir (18%) et le Sauvignon (11%), selon l'association. Ces vins, non commercialisés, sont pour la majorité des surfaces plantées (58%) sous gestion municipale ou associative (souvent aidées par la mairie) et privée pour 42%.

7. La liste des communes ayant cultivé de la vigne, à un moment de leur histoire, a été fournie par l'historien Étienne LAFOURCADE, auteur du livre *Paris, pays du vin. VI^e-XII^e siècles*, également initiateur du mouvement de replantation des vignes en Ile-de-France.

gnonnières. La boulangerie utilise également l'éclairage au carbure⁸ : dans la carrière, un four à pain viendrait expliquer l'usage de ce type d'éclairage.



Figure 1
Carrière et cave attenante à la « Maison du four à pain »
(Photo J.-F. Doucet)

La présence d'un four à pain en pierre bâtie laisse supposer une activité domestique dans la carrière (porte de gauche sur la photo). Ce four, d'autre part, n'est pas unique dans le quartier. Le four à pain mis à jour, par exemple, lors de l'aménagement de places pour garer les automobiles, à la hauteur du Chemin du Chou, était situé à l'intérieur d'une maison aujourd'hui disparue⁹. De même, les deux maisons voisines de « La Maison du four à pain » possédaient chacune leur propre four. Le four se trouve dans la cave pour l'une d'entre elles et dans la maison elle-même pour l'autre.

8. Voir l'écomusée du pain à Commeny (Maison du Pain, 31 Grande rue, 95450 Commeny).

9. La première bâtisse, visible sur l'ancienne carte postale (Habitations troglodytiques de l'Hermitage, 2), est située dans le tournant de la rue Adrien Lemoine, à la hauteur du Chemin du Chou.



a. Four ¹⁰ à pain public (Ph. G. Pannet)



b. Le four à pain ¹¹ dans la carrière de la « Maison du four à pain » (Ph. JF Doucet)



c. Four à pain ¹² de Mr Pannet (Ph. G. Pannet)



d. Four à pain ¹³ de Mme Lucas (P. G. Pannet)

Figure 2
Les fours à pain de l'Hermitage à Pontoise

10. Situé à la hauteur du Chemin du Chou et de la rue Adrien Lemoine. Anciennement dans une habitation, il a été mis au jour lors de l'aménagement d'un parking.

11. Situé dans la « Maison du four à pain », au 26 rue Adrien Lemoine.

12. Situé dans la cave de Mr Pannet, demeurant au 28 rue Adrien Lemoine.

13. Situé dans le sous sol (chauffage) de Madame Lucas, demeurant au 30 rue Adrien Lemoine.

Dans ces conditions, la carrière a pu servir d'habitation troglodytique, avant la construction du four, ou bien les habitants utilisent la chaleur du four pour le chauffage. Les papiers de vente de la propriété mentionnent cependant, en 1867, « deux carrières sous roche en face la grange et dessous » de la Maison du four à pain attenante, ce qui laisse supposer deux excavations inhabitées. De même, dans l'*Inventaire général des papiers*¹⁴, sœur Louise Marguerite de Saint-Joseph¹⁵, économe au Carmel de Pontoise, a décrit la propriété comme « une petite maison, cour carrière établie à vache et à porc ; avec droit de passage par la grande porte de la carrière jardin et lieux comme ils se comportent. »



Figure 3

Ancienne entrée de la « Maison du four à pain » du côté du Chemin du Chou

Ce passage était visible, de 1989 à 1999, lorsque le mur de soutènement a dû être refait, coté Chemin du Chou¹⁶. La carrière s'ouvrait alors largement sur les potagers en contrebas et aurait pu servir autant à stocker les produits du jardin qu'à abriter du petit bétail. L'absence d'aménagement intérieur (plafond ou cloison) laisse penser que la carrière n'a servi d'habitation qu'occasionnellement, à des journaliers par

14. Rédigé vers 1760-1770, il mentionne la donation du 6 mars 1620 de Maître Jean Langlois, procureur ès sièges royaux de Pontoise, et Dame Marguerite Honoré, sa femme, du fief du Château Verger au Monastère du Carmel, devant André Le Couturier, notaire à Pontoise.

15. Décédée le 22 janvier 1778.

16. À l'époque, Sente d'Auvers.

exemple. Le troglodytisme, en effet, est souvent associé à un certain nomadisme. En quête de travaux saisonniers, encore récemment, des journaliers passaient de ferme en ferme, bien souvent nourris et logés pour de courtes périodes.

La seule demeure troglodytique encore habitée de nos jours est située au 23 rue Adrien Lemoine¹⁷. Elle figure en l'état sur la carte postale ancienne ci-dessous : une femme en robe longue se tient à l'entrée de l'habitation et l'on distingue un haut-vent de chaume sur le devant de la troisième. Ces habitations ont été utilisées, pendant la deuxième guerre mondiale, comme abris de la défense passive. Depuis, elles ne sont plus habitées et l'une d'entre elle a été aménagée en atelier, après la seconde guerre mondiale, par Monsieur Paul Paquis.



Figure 4
Habitations troglodytiques de l'Hermitage - 1

17. Sur la carte postale figure l'ancien nom de la rue Adrien Lemoine, rue du Haut-de-l'Hermitage.

Ces habitations sont également visibles sur la carte postale ci-dessous¹⁸. Sur le seuil du 23 rue Adrien Lemoine est assise une jeune femme. L'atelier aménagé par Monsieur Paul Paquis se trouve être la troisième ouverture dans la roche des habitations en retrait de la rue¹⁹.



Figure 5
Habitations troglodytiques de l'Hermitage - 2

18. Sur la carte postale, on remarquera également la maison bâtie dans le virage de la rue Adrien Lemoine qui, de nos jours, n'existe plus. Cette demeure est visible sur les tableaux peints par Camille Pissarro.

19. Les seuils des habitations troglodytiques sont aujourd'hui au niveau de la rue Adrien Lemoine. Avant le creusement de la rue du Haut-de-l'Hermitage, à la fin du XIX^e siècle, ils devaient toutefois se situer en contre-bas du chemin escarpé montant sur le promontoire rocheux à cet endroit.

Une curiosité touristique

Pas moins de dix guides touristiques, à partir de la fin du XIX^e siècle, suggèrent aux parisiens les habitations troglodytiques de l'Hermitage pour leurs promenades dominicales²⁰. Cet engouement de la capitale pour ses environs est sans doute dû à l'expansion rapide des transports ferroviaires²¹. Mais ce regard, « d'en haut et de l'extérieur », porté à une catégorie de concitoyens « pittoresques », est pourtant étonnante. Les touristes franciliens étaient-ils si aveuglés par la hiérarchie sociale de l'époque qu'ils voyaient l'Hermitage comme un pays en marge de leur société ? Après les découvertes coloniales, voyaient-ils les habitants troglodytiques de l'Hermitage comme des « primitifs » dans leur propre pays ? Sans doute la curiosité de citadins, évoluant dans un espace urbain, pouvait, l'instant d'une promenade, être piquée au vif par la vie de ruraux dans une excavation peu ou pas construite.

Sous leurs yeux, à quelques pas d'imposantes concentrations urbaines, existaient donc des gens qui ne construisaient pas leurs maisons mais s'abritaient encore sous terre ! Satisfaisant une certaine curiosité, la misère de ces quartiers ajoutait un charme discret pour un temps. Une fois leur promenade terminée, les parisiens se trouvaient sans doute confortés dans leurs propres convictions : sur la terre civilisée, un citadin ne pouvait se nourrir, se vêtir, se loger qu'à la sueur de son front. Se blottir sous terre dans une grotte peu enviable allait à l'inverse des mœurs civilisées : en marge de la bonne société, les « gens simples », ruraux et troglodytes, étaient de véritables taches aveugles sociales²². Comme certaines difformités monstrueuses sont offertes au divertissement citadin dans les fêtes foraines, les ruraux et troglodytes étaient livrés impudiquement en pâture. À la lisière de la culture citadine vivait encore la nature – primitive avant d'être maintenant première – des habitations souterraines.

20. Je remercie B. Poirier, archéologue à Pontoise, pour cette précieuse indication. Voir *Le patrimoine des Communes du Val d'Oise*, t. II, 1999, p. 731.

21. La ligne du Nord, reliant Pontoise à Paris, a été inaugurée le 20 juin 1846 (H. LE CHARPENTIER, *Éphémérides pontoisiennes*, Pontoise, p. 48).

22. « Tache aveugle » (lat. : *punctum cæcum*) : point où la rétine ne transmet aucune sensation et qui correspond au point d'entrée du nerf optique dans le globe de l'œil. Ici, métaphore signifiant que les habitants troglodytes de l'Hermitage vivaient à l'ombre de la société française, insensibles à la « lumière » des autres catégories sociales.

Les silences de l'hermitage

À vrai dire, les ruraux et troglodytes de l'Hermitage ne se laissent pas facilement connaître : ne représentant qu'eux-mêmes, leur vie s'entoure d'un mur de silence ; pour la postérité, leurs traces, du berceau à la tombe, s'effacent après leur disparition. À peine reste-t-il d'eux quelques outils, comme des fours à pain. Ni actes de vente ou de location, ni même texte législatif, ne viennent préciser le statut de ces habitations²³. Ce lourd silence autour des habitants est cependant rompu lors d'émeutes, comme celle du 29 avril 1775, où la misère a contraint cinq habitants du hameau de l'Hermitage à rejoindre les trois ou quatre mille personnes envahissant Pontoise, à la recherche de grains²⁴. Deux jardiniers et trois vigneron figurent parmi les émeutiers arrêtés (deux vigneron seront ensuite relâchés et mis à l'amende). Mis à part le jeune fils d'un vigneron, les émeutiers ont en moyenne plus de quarante ans d'âge. Il ne s'agit pas, par conséquent, d'une révolte de jeunesse. Vigneron aisés – au vu du montant de leurs impôts –, ayant besoin de blé et de farine pour cuire leur pain quotidien, ils ont dû user de la force pour s'approvisionner. Mais aucun des journaliers ou portefaix habitants le hameau n'apparaît au nombre des émeutiers arrêtés par la Cour prévôtale. Doit-on supposer que la famine du XVIII^e siècle a également touché l'habitat rural et troglodytique ?

Statistiques fiscales du XVIII^e siècle

À côté de ces faits exceptionnels, des statistiques officielles donnent une vue d'ensemble de ce village rural auquel il manque une église pour en faire une paroisse.

23. L'Inspection générale des Carrières ne distingue que deux types de carrière selon l'usage : les carrières exploitées, dont on extrait la pierre, et les carrières abandonnées.

24. J. DUPÂQUIER, « La "Guerre des Farines" (29 avril 1775) », *Mémoires de la Société historique et archéologique de Pontoise, du Val d'Oise et du Vexin*, t. LXXIX, 1996, p. 317.

	Pontoise	Hameau de l'Hermitage
Nombre de maisons (total 1002)	913	89
Nombre d'habitants par maison	5,5	3,8
Nombre d'habitants 1790 : 5118	2932	330
Privilégiés (exempts d'impôts 116) dans les faubourgs 28		~0
Bourgeois (total 87)		~0
Marchands (77 au total)		~0
Meuniers (14 tenant 18 moulins)		
Fariniers (42 au total)		
Cordonniers (au total 83)	72	
Entrepreneurs	1	
Architectes	2	
Maçons (50 au total)		
Menuisiers (18 au total)		
Charpentiers (15 au total)		
Peintres-vitriers (10 au total)		
7 Serruriers (7 au total)		
Portefaix ²⁵ (au total 39)		
Journalière (9 au total)		
Couturière (1 au total)		
Blanchisseuse (1 au total)		
Domestiques (423 au total)		
Servantes		8
Artisan		1
Journaliers		6 (33%)
Jardiniers (22 dans les faubourgs)		7
Prêtres (43 au total exempts d'impôts)		2
Pourcentage de domestiques et apprentis	11%	6%
Pauvres (exempts d'impôts 138)		6
Enfants en nourrice : 25 sur 29		15
Nombre de vigneron		44 % (57)
Plus de 60 ans (11%)	12%	
Moins de 20 ans (38%)	34 %	
Nombre de bourriques : 136	~0	37
Nombre de mulets : 12	~0	
Nombre de porcs : 42	~0	27
Nombre de vaches : 236	~0	63
Nombre de chevaux : 142	~0	30

Comparaison entre Pontoise et les faubourgs (en particulier l'Hermitage) en 1781 ²⁶

25. De nos jours : « débardeurs ».

26. J. DUPÂQUIER, *Pontoise et les Pontoisiens en 1781*, Saint-Ouen-l'Aumône, 1992.

Les pauvres dispensés d'impôts ?

La liste nominative des Pontoisiens, établie en 1781, présente l'Hermitage comme un hameau de « petites gens »²⁷. Avec trois cent trente deux habitants, le quartier, au contraire de la ville de Pontoise, n'abrite ni marchands, ni bourgeois, ni privilégiés : 33% des journaliers de la ville y demeurent ainsi que 44% des vigneron. Dressée sous l'Ancien Régime, la liste fiscale conserve la division des citoyens en trois catégories : le clergé qui prie, le Tiers-État qui travaille, la noblesse qui fait la guerre.

Le hameau de l'Hermitage toutefois se distingue par le niveau de vie élevé des cinquante sept vignerons²⁸, des six journaliers, des sept jardiniers, des deux prêtres et de son (seul) artisan. Quasiment toutes les propriétés dispose au moins d'une bourrique, d'un porc, d'une vache et d'un cheval. Ne figurait sans doute pas sur la liste fiscale une main-d'œuvre saisonnière, rompue aux travaux viticoles ou maraîchers, dont la présence est attestée jusqu'à une période récente.

Faut-il supposer que les six pauvres exempts d'impôts, figurant sur la liste, demeuraient dans les habitations troglodytiques ? La présence de quinze nourrissons (souvent de Paris) semble avoir fourni, en tous cas, un revenu d'appoint aux ménages du hameau.

Hors des limites de l'épure

Près d'un siècle plus tard, l'habitat rural du hameau de l'Hermitage a été abondamment représenté par les Impressionnistes. Hors atelier, les peintres ont mêlé sur leurs toiles jardins potagers, usines et marché en ville. Ils représentaient ainsi les paysages que l'industrialisation naissante allait profondément transformer. À en juger par leurs succès ultérieurs, ces scènes champêtres correspondaient à l'idée que la société française se faisait de la nature. Matière première à exploiter, elle participait naturellement au développement social.

Dans ce contexte, les habitations troglodytiques ne méritaient pas de figurer sur les toiles. Pourtant, les chantres du rapport harmonieux de

27. *Ibid.*

28. On sait qu'avant l'épidémie de phylloxéra du début du siècle, et avant le développement des transports ferroviaires apportant d'autres régions françaises des vins à meilleur prix, l'Ile-de-France (avec ses 42.000 hectares) est une région de forte production viticole.

l'homme et de la nature auraient pu y trouver une source féconde d'inspiration ; après tout, les hommes pratiquant chasse et cueillette ont habité sous terre avant de la cultiver. Et quoi de plus naturel, faute de pouvoir construire sa maison, que d'habiter une grotte ? Mais considérer cet habitat comme un motif pictural, au même titre qu'un paysage, c'était faire apparaître la face cachée de l'opulence : la pauvreté, inévitablement créée en même temps que la production de richesses. Quelques tableaux auraient suffi à inclure cet habitat dans le champ des ressources imaginables. Silencieux sur ces toiles, ces atomes sociaux auraient pu circuler publiquement parmi les valeurs accessibles. Au contraire, faute d'avoir su eux-mêmes tirer profit de la nature, leur absence des toiles impressionnistes les met hors les murs de la culture citadine ; ne laissant pas de traces, ils restent inconnus et, à l'abris sous la roche, triomphent encore de nos jours. Plus bas que terre, ces habitations troglodytiques se distinguent de leurs sœurs citadines : elles se creusent et, vidées de leurs pierres, sont autant de tombes sociales.

Jean-Francois DOUCET